

Pierre Lierneux & Natasja Peeters (éds.)

AU-DELÀ
DE LA **GRANDE**
GUERRE

La Belgique 1918-1928

Racine

WWW.LANNOO.COM

Enregistrez-vous sur notre site Internet et nous vous enverrons régulièrement une lettre d'information sur nos nouvelles publications, ainsi que des offres exclusives.

Rédaction finale

Pierre Lierneux
Natasja Peeters

Comité de rédaction

Wannes Devos
Manuel Duran
Émilie Gaillard
Kevin Gony
Pierre Lierneux
Natasja Peeters
Sandrine Smets
Jan Van der Fraenen
Olivier Van der Wilt
Piet Veldeman

Rédaction textuelle

Emmanuel Brutsaert
Yves Perger
Filip Van Brabander

Rédaction visuelle

Jan Van der Fraenen

Montage photos

Guy Deploige
Luc Vandeweghe

Traductions

Teelingua International



Ruth Lemmens
Diane Vanthemsche

Couverture

Mieke Verloigne, Studio Lannoo
avec la collaboration de Patricia van Reeth

Crédit photos de couverture

Josephine Baker, 1926-1927 (Lucien Waléry)
Course à pied pour vétérans, 1926 (photographe inconnu)

Mise en page

Keppie & Keppie

© Éditions Lannoo sa, Tielst, 2018 et les auteurs

D/2018/45/597 – ISBN 978 94 014 5668 5 – NUR 688

Tous droits réservés. Aucun élément de cette publication ne peut être reproduit, introduit dans une banque de données ou publié sous quelque forme que ce soit, électronique, mécanique ou de toute autre manière, sans l'accord écrit préalable de l'éditeur.

CONTENU

PRÉFACE	9
<i>Michel Jaupart</i>	
INTRODUCTION	13
AU-DELÀ DE LA GRANDE GUERRE ? LA BELGIQUE DE 1918 À 1928	
<i>Luc De Vos</i>	
1 L'ANNÉE DE GUERRE 1918	19
<i>Tom Simoens</i>	
2 ENTRE GUERRE ET PAIX	31
• NOVEMBRE 1918. LE RETOUR DU ROI	31
<i>Emmanuel Gerard</i>	
• LE DERNIER MOIS DE GUERRE EN BELGIQUE	39
<i>Jan Van der Fraenen</i>	
• DE L'OCCUPATION À L'OCCUPATION. LA PRÉSENCE ÉTRANGÈRE EN BELGIQUE, 1918-1928	47
<i>Jan Van der Fraenen</i>	
• LE RETOUR EN BELGIQUE EN 1918-1919	55
<i>Michaël Amara</i>	
3 UN NOUVEAU MONDE	61
• LES TRAITÉS DE PAIX D'APRÈS-GUERRE	61
<i>Catherine Lanneau</i>	
• LA CRÉATION DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS	71
<i>Jean-Michel Sterkendries</i>	
• LES ASPIRATIONS COLONIALES BELGES À VERSAILLES	83
<i>Enika Ngongo</i>	

•	LA FIN DES EMPIRES ?	91
	<i>Manuel Duran et Kevin Gony</i>	
•	LA LABORIEUSE QUÊTE D'UNE NOUVELLE PLACE DANS LE CONCERT DES NATIONS	99
	<i>Rik Coolsaet</i>	
4	RENAÎTRE DES CENDRES	107
•	LE BILAN ÉCONOMIQUE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE	107
	<i>Erik Buyst</i>	
•	LA CONSTRUCTION. MOT D'ORDRE NATIONAL	115
	<i>Delphine Lauwers</i>	
•	LA RECONSTRUCTION DES INFRASTRUCTURES ET DES BÂTIMENTS PUBLICS	121
	<i>Jeroen Cornilly</i>	
•	NETTOYAGE ET RESTAURATION DU PAYSAGE SUR LE FRONT D'YPRES	129
	<i>Franky Bostyn</i>	
	AU-DELÀ DE LA GRANDE GUERRE, 1918-1928, EN QUINZE PIÈCES MAJEURES	144
5	UNE NOUVELLE BELGIQUE	155
•	UNE SOCIÉTÉ BOULEVERSEE	155
	<i>Serge Jaumain</i>	
•	LES ANCIENS COMBATTANTS BELGES AU LENDEMAIN DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE	165
	<i>Martin Schoups et Antoon Vrints</i>	
•	DES HÉROS SANS STATUE. LA RÉINTÉGRATION DES INVALIDES	173
	<i>Christine Van Everbroeck</i>	
•	DE « NOUVEAUX BELGES » HABITANT UNE ANCIENNE TERRE BELGE ? L'ANNEXION ET L'INTÉGRATION DES CANTONS DE L'EST	181
	<i>Christoph Brüll</i>	
•	NOUVEAUX MOUVEMENTS POLITIQUES APRÈS 1918	189
	<i>Marc Reynebeau</i>	

6	LE SOUVENIR DE LA GUERRE	195
	• « <i>THIS IS HOLY GROUND</i> ». LE TOURISME DE GUERRE DANS LA BELGIQUE	195
	<i>Wannes Devos et Piet Veldeman</i>	
	• LES MONUMENTS AUX MORTS BELGES DE LA GRANDE GUERRE	205
	<i>Laurence van Ypersele</i>	
	• LE PATRIOTISME EN VITRINE. LA RENAISSANCE DU MUSEÉ ROYAL DE L'ARMÉE	213
	<i>Wannes Devos</i>	
	• LE RAPATRIEMENT DES VICTIMES DE GUERRE : DEUIL PERSONNEL OU INTÉRÊT NATIONAL ?	221
	<i>Jan Van der Fraenen</i>	
7	LES ANNÉES FOLLES	229
	• « BEAUCOUP VOUS SERA PARDONNÉ, CAR VOUS AVEZ VU DE NOMBREUX FILMS »	229
	<i>Matthijs de Ridder</i>	
	• « C'ÉTAIT UNE PÉRIODE EXALTANTE ». LA MONTÉE DE L'AVANT-GARDE DANS LA BELGIQUE D'APRÈS-GUERRE	237
	<i>Sergio Servellón</i>	
	• LA MODE ET LES ANNÉES FOLLES : LES GARÇONNES, LE SPORTSWEAR ET L'ÉMANCIPATION FÉMININE	245
	<i>Karolien De Clippel</i>	
	• SONS ET VIBRATIONS DANS LES ANNÉES FOLLES	251
	<i>Géry Dumoulin</i>	
	ÉPILOGUE	257
	GAGNER LA PAIX ?	
	<i>Chantal Kesteloot</i>	
	NOTES DE FIN	263
	BIBLIOGRAPHIE	274
	AUTEURS	283



8850

PRÉFACE

Michel Jaupart

Le 11 novembre 1918 à 11 heures, le clairon de l'armistice sonne la fin des combats de la plus terrible guerre qui ait jusque-là ravagé l'Europe. Ce clairon sonne aussi la fin des Empires russe, allemand, autrichien et turc. Il sonne pour 9,500.000 morts, 20.000.000 de blessés et 10.000.000 de disparus. Il sonne enfin pour la fin d'un monde et pour l'émergence d'une nouvelle société traversée par des espoirs et des tensions inconnus précédemment, et habitée par une brutalité, une violence que cette guerre d'un genre nouveau, industrielle et inhumaine, a banalisées...

L'armistice de 1918 est porteur d'un immense espoir pour les millions de combattants et pour leurs familles. Pourtant, il n'est pas synonyme de paix pour tout le monde, et ce, nonobstant les « Plus jamais ça » scandés par les anciens combattants dès la fin des combats et les bonnes résolutions de la Société des Nations qui, en 1924, met la guerre « hors la loi » et encourage « la paix par le droit ».

Les puissances alliées pouvaient bien sûr se targuer d'une grande victoire – mais acquise à un prix humain épouvantable qui pèsera longtemps sur les sociétés européennes – et organiser le retour de leurs soldats dans leurs foyers, mais il n'en était pas de même partout. Quelques jours à peine après l'armistice, des combats éclatent en Allemagne, en Autriche et en Hongrie entre les mouvements communistes – qui souhaitent instaurer la dictature du prolétariat – et les mouvements conservateurs.

Conflits également à l'Est où la Russie est ravagée par la guerre civile et où les puissances occidentales envoient des unités pour appuyer la contre-révolution blanche. Il en est de même dans l'ancien Empire ottoman, ravagé par une guerre civile et internationale dès mai 1919, et ailleurs encore, en Pologne, en Tchécoslovaquie, dans les États baltes, en Finlande, les canons continuent de faire entendre leurs voix !

Si les années 1920 furent bien les « années folles » au cours desquelles la génération nouvelle et celle des survivants de la guerre rêvent d'un monde nouveau et essayent à

Mi-novembre 1918, une voiture avec, à son bord, une équipe de caméras de la Croix-Rouge américaine parcourt les rues de Bruxelles sous l'œil attentif du public. Les Allemands viennent de quitter la ville. Le lieutenant H.E. Du Bois et le capitaine Ernest Meadows sont probablement les premiers Alliés à arriver dans la capitale après la signature de l'armistice. La Joyeuse Entrée de la famille royale et de l'armée n'a lieu que le 22 novembre 1918. (Library of Congress, Washington, 2017683173)



Juillet 1919, fêtes de la libération à Heist-op-den-Berg. Après la signature du traité de Versailles, d'innombrables villes et communes célèbrent la fin officielle de la Première Guerre mondiale. De nombreuses fêtes de la libération ont également lieu en novembre 1919. (Gemeentearchief Heist-op-den-Berg, collection Henri De Wolf)

corps perdu d'oublier les atrocités de la guerre, elles sont aussi celles de la montée des frustrations dans l'Allemagne vaincue, en Autriche, mais aussi en Italie qui se sent spoliée de sa victoire et estime que les Alliés ne l'ont pas récompensée des sacrifices qu'elle a consentis à leur profit.

En U.R.S.S., le communisme s'installe, sur fond de guerre civile et de répression par la nouvellement créée *Tchéka*, ancêtre de la Guépéou et du KGB, et alors qu'on inhume Lénine dans son mausolée sur la place Rouge, Staline commence son irrésistible ascension.

Très vite, alors que le monde s'agite sur la nouvelle musique venue des États-Unis, le jazz, que l'Art déco supplante définitivement l'Art nouveau, qu'André Gide, Paul Morand, Raymond Radiguet, Joseph Kessel et Colette donnent le ton littéraire, qu'André Breton écrit le *Manifeste du surréalisme*, alors que partout en Europe se constituent des partis communistes qui envisagent la prise du pouvoir, un Benito Mussolini en Italie, un Adolf Hitler en Allemagne répandent des rêves de grandeur, de volonté de puissance et d'empires nouveaux qui seraient les héritiers de la Rome antique ou d'une Germanie fantasmée. L'Europe danse lorsqu'en 1922, Mussolini lance sa marche sur Rome et prend le pouvoir, elle dansera encore en 1933 lorsque Hitler accédera à la fonction de chancelier.

En Belgique, comme un peu partout, la guerre accélère les évolutions sociales. Le suffrage universel s'impose, permettant à tous les hommes de participer à la vie politique, et les premiers balbutiements des législations sociales offrent une assistance aux victimes du conflit, tandis que les cimetières militaires et les monuments aux morts rappellent le prix du sang payé par la population.

C'est l'histoire de cette période troublée que l'exposition « Au-delà de la Grande Guerre. 1918-1928 » veut retracer et que le livre que vous tenez en main illustre. J'ose espérer qu'il vous fera passer des moments captivants et vous rappellera combien la Première Guerre mondiale – celle qu'on a longtemps appelée la Grande Guerre – a marqué notre histoire et combien nous vivons encore avec ses conséquences.

C'est là mon ambition, partagée avec tous mes collaborateurs et tous ceux qui ont participé à la réalisation de cette exposition ou de ce livre, et que je tiens à remercier ici pour leur remarquable travail.



INTRODUCTION

AU-DELÀ DE LA GRANDE GUERRE ? LA BELGIQUE DE 1918 À 1928

Luc De Vos

En 1918, 1914 et la Belle Époque semblaient bien loin. L'Europe, le monde même, avaient fondamentalement changé dans ce court laps de temps. Une guerre, *a fortiori* de cette ampleur, exerce naturellement une profonde influence sur l'homme et la société. Car les guerres touchent aux émotions les plus extrêmes, telles que la haine et l'amour, la fidélité et la trahison... Qu'est-ce qui est bien, qu'est-ce qui est mal ? Les normes éthiques sont mises à rude épreuve. Le combat est par ailleurs source d'inventions de guerre. Mais ces inventions compensent-elles les énormes pertes matérielles ? La Première Guerre mondiale va plus loin encore. Des historiens contemporains affirment à raison que le *xx*^e siècle commence avec la Première Guerre mondiale et non en 1900.

Le *xix*^e siècle déjà se caractérisa par une importante accélération de l'histoire, avec une véritable pénétration des idéaux des Lumières. La révolution industrielle, initiée en Angleterre au *xviii*^e siècle, se répandait dans toute l'Europe. Si l'Europe occidentale faisait déjà figure de meneuse au *xvi*^e siècle, la voilà devenue souveraine. Elle colonisa la majeure partie du globe. Le Royaume-Uni et la France se partagèrent l'Afrique ; par l'intermédiaire de son roi, la Belgique, quant à elle, reçut le Congo, cœur de l'Afrique. Il était censé faire office de tampon, fonction remplie par notre pays en Europe. La France s'appropriait la très lucrative Indochine et le Royaume-Uni sacra son impératrice d'Inde. Jusqu'à l'immense Chine qui fut, économiquement du moins, elle aussi asservie par des États européens de taille relativement restreinte : le Royaume-Uni, la France et l'Empire allemand.

Ce *xix*^e siècle vit l'unification de l'Italie et même l'union des peuples allemands. Mais cette unification des peuples était toute relative. L'Autriche et la Suisse restèrent des États distincts. L'Empire allemand proprement dit, avec Berlin pour capitale, se composait de

Un garçonnet belge, arborant un bonnet de police belge d'avant-guerre et armé d'un petit drapeau belge, prend la pose à côté d'une pièce d'artillerie allemande à Arlon, novembre 1918. Pour les soldats allemands à l'arrière-plan, la guerre est également terminée. (War Heritage Institute, Bruxelles, B.1.84.21)

quatre royaumes et d'une vingtaine de comtés et duchés, chacun de ces éléments constitutifs jouissant d'une grande autonomie. Les intellectuels rêvaient d'une « Allemagne », mais les gens lui préféraient leur *Heimat*, leur patrie familière. L'Empire allemand, qui revêtait la forme d'une confédération, définissait certes la politique extérieure. La puissance industrielle du pays le plus peuplé d'Europe occidentale et centrale lui offrait une place privilégiée. Arrivé sur le tard, il n'avait reçu que les miettes de l'ultime vague de colonisation. Mais il était la puissance dominante en Europe continentale.

Le XIX^e siècle connut relativement peu de guerres. Il s'ouvrit sur la chute de l'Empire napoléonien, et puis il y eut bien sûr les guerres restreintes pour l'unification de l'Italie et de « l'Allemagne », de même que pour la libération des Balkans. La guerre de 1870 opposant la France aux peuples allemands se démarqua. Non contente de mener à la constitution du Deuxième Empire allemand, l'Empire wilhelmien, elle apporta aussi la preuve indéniable de la puissance déclinante de la France. Pendant des siècles, le danger pour nos régions était venu du Sud. Mais voilà qu'un nouveau danger se profilait à l'Est.

C'est au cours de ce XIX^e siècle que naquirent toutes les idéologies si importantes pour le XX^e siècle. Le socialisme, avec sa forme plus extrême, le communisme, fit son apparition. Si le libéralisme atteignit son plein essor, les germes du fascisme furent également semés. La Première Guerre mondiale allait entraîner l'effondrement de l'ordre établi en Russie. Le communisme triompha.

L'industrialisation et l'augmentation exponentielle de la population d'Europe occidentale qui l'accompagna permirent la mise sur pied d'armées de masse. Presque partout, le service obligatoire était un fait. L'enseignement primaire généralisé permit d'imprégner les populations de sentiments nationaux. Le droit de vote restait très limité et inexistant pour les femmes.

Dans les années 1890 et début 1900, on vit naître des alliances par lesquelles la France, le Royaume-Uni et la Russie tentèrent de brider l'Empire allemand. Les petits États néerlandais, belge, suisse, de même que les pays scandinaves, les observaient anxieusement. Ils espéraient que leur neutralité les préserverait de la violence guerrière.

Bon nombre d'économistes étaient d'avis que l'enchevêtrement commercial et les coûts élevés rendaient une guerre en Europe désormais impossible. C'était sous-estimer l'inventivité des Européens. L'autarcie, l'impression d'argent et les impôts faramineux apparurent comme la solution. Les empires coloniaux offraient une marge de manœuvre à la France, au Royaume-Uni, à l'Italie et à la Belgique.

La Première Guerre mondiale, longtemps appelée la Grande Guerre – *European War* pour les Américains – fut une guerre totale qui impliqua tout et tout le monde. Les peuples des empires vinrent combattre en Europe occidentale et au Moyen-Orient. Ils remplacèrent aussi les ouvriers dans les usines et les exploitations agricoles. Grâce aux réfugiés venus de Belgique notamment, les nombreuses usines britanniques et françaises



Novembre 1918. Dès la libération, les Anversois se rassemblent sur la *De Keyserlei*.

(National Archives and Records Administration, Washington, 165-WW-79A-4)

purent continuer à tourner. Les Allemands firent travailler les habitants des pays occupés derrière le front, dans leurs champs et leurs usines. Les Polonais, Tchèques, Slovaques, Arabes, Sénégalais, Indochinois, Indiens... se demandèrent de plus en plus pourquoi ils devaient se battre et travailler pour leurs maîtres, qu'ils soient Allemands, Russes, Français ou Britanniques. Les Néo-Zélandais, Australiens et Canadiens, quant à eux, combattirent avec enthousiasme pour la mère patrie britannique. Ce qui ne les empêcha pas de prendre conscience de leur individualité et de rêver d'autonomie. Partout, on fit appel aux femmes pour assurer la production, ce qui eut un effet émancipatoire.

Faisant fi de la doctrine Monroe, les États-Unis se joignirent au combat en Europe. Ce sang frais et, surtout, l'impressionnante industrie américaine firent finalement pencher la balance en faveur des Alliés. Mais cette intervention sur le Vieux Continent infligea une gueule de bois au nouveau ; la guerre terminée, les États-Unis allaient retomber dans l'isolationnisme.

La Première Guerre mondiale modifia aussi la nature du combat. L'énorme augmentation de la puissance de feu – portée, précision et cadence – entraîna une stabilisation des fronts fin 1914. Les pertes étaient entre-temps impressionnantes. Près de 27.000 Français trouvèrent ainsi la mort le 22 août 1914 dans les Ardennes belges et françaises. En septembre 1914, les armées allemandes déplorèrent la perte de 71.000 hommes. Les tranchées, les barbelés et surtout la puissance de feu furent à l'origine du problème fon-



Ypres, 1919. Le retour dans les régions dévastées par la guerre n'est pas chose aisée. Avant d'entamer la reconstruction, les maisons en ruine doivent être rasées. Pour de nombreux habitants, cette tâche semble insurmontable. (Imperial War Museum, Londres, Ivan L. Bawtree, Q100483)

damental de la Première Guerre mondiale : comment percer un front ? En quête d'une solution, les combattants eurent recours à toutes sortes d'inventions techniques et de procédés tactiques. Jusqu'à l'arrivée du char d'assaut. Moyennant une utilisation adaptée, celui-ci allait apporter la solution à l'heure de la Seconde Guerre mondiale.

La Première Guerre mondiale, elle, commença avec légèreté. Les contemporains pensaient qu'à défaut d'une résolution diplomatique des divergences d'opinions, une guerre apporterait la solution. Les Allemands surtout estimaient qu'ils méritaient une meilleure place sur l'échiquier mondial. Les Français et les Britanniques, quant à eux, n'avaient pas l'intention de céder leur position dominante. En 1914, on était loin de se douter que la guerre allait durer aussi longtemps et avoir des conséquences aussi profondes. C'était le début du déclin de l'Europe occidentale. En Allemagne, on parlait même de la chute de l'Occident.

La Première Guerre mondiale se termina sur une série de traités, le plus important étant celui de Versailles. Cet impitoyable traité de paix fut source de grande rancune en Allemagne. On chercha dans le pays les responsables de ce « coup de poignard dans le dos », les Juifs et les communistes. Beaucoup voient dans le traité de Versailles une cause de l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale. Bon nombre de collègues qualifient la période 1914-1945 de nouvelle guerre de Trente Ans. Une même génération fut ainsi touchée par deux effroyables guerres. La Belgique se défit de son obligation de neutralité armée et garantie, ce qui l'amena dans le sillage de la France, au grand mécontentement de la Flandre, même si cette évolution n'enchantait guère le roi Albert, lui non plus.

Le nombre de morts tombés pendant la Première Guerre mondiale est colossal : quelque dix millions de militaires et autant de civils. La moitié des victimes fut toutefois imputable à la grippe espagnole. Un affaiblissement général mit la population à la merci de cette maladie. Pendant longtemps, et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale tout au moins, la Première Guerre mondiale fut considérée comme la plus effroyable de toutes. N'est-ce pas là une réflexion européenne ethnocentrique ?

Toute guerre laisse des séquelles, et la Grande Guerre ne fait pas exception. Les pays devaient se reconstruire, sur les plans tant matériel que mental. Il a littéralement fallu reboucher les trous sur le champ de bataille. La France, le Royaume-Uni, la Belgique et l'Allemagne, autrefois si riches, ployaient à présent sous une dette immense. À coups d'inflation et d'impôts colossaux pour l'époque, les États cherchèrent à échapper à leurs obligations.

Dans les villes et les villages, on croisait des hommes n'ayant plus qu'un seul bras ou une seule jambe. Les gueules cassées se cachaient derrière un masque. Jusque dans les plus petits villages, on érigea des monuments en mémoire des fils tombés à la guerre. Des centaines de cimetières militaires dessinèrent le paysage. Des veuves, des mères et des pères se rendirent en pèlerinage aux *Flanders Fields*, sur la Somme, à Verdun... Des associations d'anciens combattants virent le jour. Certains essayèrent de rattraper leur jeunesse perdue à coups de boisson et de danse, ce que l'on appellera plus tard les *roaring twenties*, les années folles.

Le paysage politique fut complètement redessiné. Les socialistes percèrent partout, grâce notamment à l'instauration du suffrage universel pur et simple. Mais des partis plus autoritaires firent également leur apparition. Un climat révolutionnaire régnait dans les pays qui avaient perdu la guerre. Même l'art fut secoué par une révolution. Le cubisme, le fauvisme, le dadaïsme... rompirent avec les normes artistiques usuelles.

Une pléiade d'historiens, chacun dans son domaine d'expertise, s'est penchée sur l'année 1918 et les suites de la Première Guerre mondiale jusqu'en 1928. Parallèlement à leurs propres recherches, ils ont pu utiliser pour ce faire les nombreuses nouvelles publications essentiellement parues en 2014. Aussi atroce que soit la guerre, ce conflit international et ses répercussions constituent des sujets d'étude passionnants dans l'histoire de l'humanité. Cet épisode fut pour les Allemands la *Urkatastrophe*, la catastrophe originelle. Partout résonnait le slogan « Plus jamais de guerre », lequel culmina en 1928 avec le pacte Briand-Kellogg. Ce « Pacte général de renonciation à la guerre comme instrument de politique nationale » fut source de grand optimisme. En vain. La Seconde Guerre mondiale allait s'avérer plus désastreuse encore.



L'ANNÉE DE GUERRE 1918

Tom Simoens

La situation stratégique des Alliés n'est pas vraiment brillante au début de l'année 1918. L'année écoulée n'a pas répondu aux énormes attentes. Les offensives franco-britanniques se sont enlisées sur les hauteurs du « Chemin des Dames » et dans la gadoue de Passchendaele. Plus de la moitié des divisions françaises a dû faire face à des mutineries. L'Empire allemand a de meilleures cartes en main. Après la Roumanie, c'est au tour de la Russie de signer un armistice en décembre 1917 et, le 3 mars 1918, Lénine et les bolcheviques doivent même accepter l'humiliant traité de Brest-Litovsk après une nouvelle avancée allemande. La capitulation russe est un soulagement pour les Allemands. Les chefs militaires allemands, Paul von Hindenburg et Erich Ludendorff, peuvent pour la première fois unir leurs forces pour mener une campagne décisive sur le front occidental. Les Allemands laissent toutefois plus d'un million d'hommes à l'Est afin de sécuriser les territoires conquis. La supériorité allemande sur le front occidental se limite donc à 191 divisions contre 175 pour les Alliés. En chiffres absolus, les deux parties sont en équilibre avec environ quatre millions d'hommes chacune. Les Allemands n'ont pas beaucoup d'options : ils doivent chercher une victoire rapide. Des millions de soldats américains sont en route pour l'Europe, de sorte que, d'ici quelques mois, les Alliés disposeront d'un plus grand nombre de soldats que les Allemands. Parallèlement, le blocus maritime britannique étouffe l'économie allemande, entraînant grèves et problèmes de production. La population allemande est affamée.

Septembre 1918, dans les environs d'Ypres. Selon la légende originale de l'image, un soldat belge armé d'un poignard de tranchées aide un soldat allemand à sortir des décombres d'un bunker allemand. En préparation de l'attaque du 28 septembre 1918, l'artillerie belge avait ouvert un feu aussi nourri que destructeur. (War Heritage Institute, Bruxelles, EST-1-813/44)

Les offensives allemandes du printemps

Les Allemands disposent de quelques atouts militaires qui semblent mettre une victoire rapide à portée de main. Depuis 1915, ils expérimentent de nouvelles tactiques d'assaut. Ils remplacent les vagues très serrées de soldats par de plus petits groupes d'assaut spécialement entraînés qui disposent d'une puissance de feu sans précédent allant des grenades à main et lance-flammes aux mitrailleuses légères et aux mortiers. Ils doivent progresser le plus rapidement possible et contourner les nids de résistance ennemis. Le nettoyage des tranchées et des abris incombe en effet à la deuxième vague de fantassins. Les groupes d'assaut assurent ainsi rapidité et continuité et poussent parfois jusqu'aux positions d'artillerie ou aux postes de commandement ennemis. Les Allemands mettent par ailleurs un frein aux jours entiers de pilonnage d'artillerie censés ouvrir la voie à l'infanterie en détruisant toutes les installations ennemies, mais qui s'avéraient généralement peu rentables dans la pratique. La nouvelle approche allemande consiste à lancer un feu nourri mais bref sur les principales positions ennemies quelques heures avant l'attaque des groupes d'assaut. Le gaz toxique sème la confusion juste avant l'assaut. Un feu roulant force ensuite les soldats alliés à se retrancher, ce qui les empêche de se servir de leurs mitrailleuses. Ces innovations tactiques ont déjà mené en 1917 à de spectaculaires victoires sur le front de l'Est (Riga) de même que sur le front italien (Caporetto). Mais la machine de guerre allemande connaît aussi quelques ratés. Elle manque cruellement de chevaux, de charrettes et de camions. Ces problèmes logistiques sont la cause principale de l'échec des offensives allemandes de 1918.

Les offensives sont lancées le 21 mars 1918. Ludendorff dirige ses attaques sur les Britanniques avec l'opération *Michael*, en référence au saint patron de l'Empire allemand. Il espère percer le front britannique entre Arras et Saint-Quentin pour ainsi couper les Britanniques et les Belges des armées françaises. Dès le premier jour, il est évident que la progression allemande est impressionnante. Mais les Français viennent à la rescousse des Britanniques, de sorte que la victoire tactique des Allemands ne débouche sur aucune percée stratégique. Deux semaines plus tard, l'opération *Michael* est terminée. Ce schéma caractérise les offensives de printemps des Allemands : après une percée prometteuse, la progression est arrêtée après quelques jours ou semaines parce que les réserves alliées arrivent plus rapidement sur place que les renforts allemands. Le terrain gagné par les Allemands, lequel s'enfonce parfois jusqu'à soixante kilomètres, est cependant inédit. Les Français, les Britanniques mais aussi les Belges deviennent extrêmement nerveux et se mettent en toute hâte à étendre et à occuper leurs lignes de défense très en profondeur. Pour les Alliés, c'est vraiment tout le monde sur le pont. Les divergences politiques et militaires sont mises de côté et, cinq jours après le lancement de *Michael*, le général français Ferdinand Foch est nommé « coordinateur des troupes alliées ». Ses pouvoirs s'étendent dans les mois qui suivent. Foch

peut désormais envoyer rapidement des avions, des chars, la cavalerie et l'infanterie vers les secteurs menacés.

Ces mesures sont absolument nécessaires. À partir du 9 avril, les Allemands recommencent à s'en prendre aux Britanniques à hauteur de la Lys. Passchendaele, la crête de Messines et même le mont Kemmel sont perdus. Les Français sauvent à nouveau les meubles. L'opération *Georgette* s'arrête au bout de trois semaines. Cette fois, les Belges sont, eux aussi, malmenés à Merkem, mais ils tiennent bon. L'échec de l'offensive allemande, menée sans grand soutien de l'artillerie, donne confiance à l'armée belge.

Le tournant militaire de la guerre

Ludendorff continue cependant à croire que les Alliés ont tout doucement atteint leur point de rupture. Il prend les Français en ligne de mire avec de nouvelles opérations offensives en mai et juin. Tout comme en 1914, les Allemands atteignent la Marne et la panique



Au printemps 1918, les Allemands misent le tout pour le tout, dans l'espoir de défoncer le front occidental. Le 14 avril 1918, les hommes du *Middlesex Regiment* britannique montent la garde sur des barricades improvisées dans les rues de Bailleul en France. Malgré cette résistance, la ville tombe aux mains des Allemands. Toutefois, l'offensive allemande est contenue ultérieurement. (National Archives and Records Administration, Washington, 165-BO-1515)

s'empare de Paris. La dernière offensive allemande est lancée près de Reims le 15 juillet 1918. Les Français opposent une résistance efficace aux Allemands. Leur défense vaut à présent les tactiques d'assaut allemandes. Après trois jours seulement, les Français passent à la contre-offensive. Les Allemands sont contraints de reculer. Ludendorff mise... et perd. Entre le 15 et le 18 juillet, la campagne de 1918 bascule, et toute la guerre avec elle dans une certaine mesure. Le poids des Américains est décisif : ils mènent une première attaque en mai, et huit divisions américaines participent encore en juillet aux combats dans les environs de Reims. Ludendorff sent venir l'orage. Il annule l'offensive suivante et remet l'armée allemande en position de défense. L'initiative revient à présent aux Alliés.

Le bilan des offensives de printemps est catastrophique pour les Allemands. La conquête territoriale allemande a beau être considérable et inédite sur le front occidental, elle est surtout source de nouveaux problèmes. Avant les offensives de printemps, les troupes allemandes se trouvent dans les positions bien élaborées de la *Hindenburgstellung* ; après les offensives, elles occupent une nouvelle ligne de front sans grande cohésion et rallongée de plus de 120 kilomètres avec ses nombreuses saillies. Aucun objectif stratégique n'est atteint. Enfin, les Allemands comptabilisent 800.000 pertes. Il s'agit souvent des meilleurs soldats. Ce qu'il reste, c'est une force armée en pièces censée défendre des positions mal préparées et difficiles à tenir. Paul von Hindenburg et Erich von Ludendorff n'abandonnent cependant pas le combat. Il leur semble peu probable que la guerre se règle encore en 1918, car les Alliés aussi ont, tablent-ils, essuyé de trop lourds revers pendant les offensives de printemps. Ils n'attendent en outre pas les divisions américaines si rapidement ni si massivement sur le front. Leur optimisme s'avère infondé. L'été 1918 marque bien le tournant militaire de la guerre. En juillet et août 1918, l'initiative passe définitivement du côté des Alliés. Ils traduisent leur supériorité numérique en soldats, munitions, avions et chars.

Tout cela est rendu possible par des améliorations sur les plans stratégique, opérationnel et tactique. Certaines choses se règlent enfin au niveau stratégique. Ferdinand Foch assume pleinement son rôle de coordinateur. Il doit certes encore négocier avec ses principaux collègues : son compatriote Philippe Pétain, le Britannique Douglas Haig et le général américain John Pershing. Le quatuor définit la stratégie militaire. La plupart des observateurs estiment que l'offensive de libération ne pourra être lancée qu'en 1919. En attendant cette ultime offensive, Foch veut prendre les Allemands à la gorge et déjà conquérir les principales lignes de chemins de fer, ce qui facilitera le soutien logistique de l'offensive prévue en 1919. C'est ainsi qu'au cours de l'été 1918, Foch organise sur toute la longueur du front une série de raids de moindre envergure aux ambitions restreintes. Il n'entrevoit pas à ce moment-là que ces assauts vont finalement déboucher sur l'offensive de libération.

Au niveau opérationnel, les généraux alliés se soumettent – à contrecœur – aux restrictions militaires de l'époque. Ils savent que leurs troupes peuvent enfoncer les

premières positions allemandes, mais ils ont en même temps conscience qu'une offensive visant à faire basculer tout le front allemand n'est pas une carte jouable. L'infanterie a besoin du parapluie protecteur de l'artillerie pour pouvoir gagner du terrain et l'occuper. Dorénavant, on procède dès lors et si nécessaire par étape (*bite and hold*). Après chaque assaut (*bite*) vient une pause (*hold*) pour permettre à la logistique et à l'artillerie d'avancer.

Sur le plan tactique, les Alliés appliquent les nouvelles tactiques d'assaut avec lesquelles les Allemands les ont fait tellement souffrir au printemps 1918. Les Britanniques testent cette nouvelle manière de procéder dès le 4 juillet pour une attaque réussie du côté de Hamel. Des méthodes de détection acoustique leur permettent de localiser et de neutraliser les canons allemands à la perfection, tandis qu'un rideau d'obus progresse et réduit les mitrailleuses allemandes au silence (barrage roulant). Sur le champ de bataille proprement dit, deux événements indiquent clairement que le vent a tourné. Parallèlement à la contre-offensive franco-américaine du 18 juillet dont il a déjà été question, Foch et Haig réunissent le 8 août quelque 600 chars d'assaut et au moins autant d'avions pour une attaque près d'Amiens. En l'espace de quatre jours, ils repoussent les Allemands. Près de la moitié des pertes allemandes est constituée par des soldats qui se rendent. L'appareil militaire allemand semble s'effondrer. Ludendorff qualifiera plus tard ce 8 août de « le jour de deuil de l'armée allemande ».

Les succès ouvrent peu à peu les yeux des Alliés : une victoire en 1918 serait donc quand même à portée de main ? Les effectifs allemands ont diminué d'un million d'hommes depuis mars 1918, tandis que de l'autre côté du no man's land, un million et demi de soldats américains se jettent dans la lutte avec un enthousiasme naïf et prodigieux.

La campagne des Cent Jours

Foch ne veut pas laisser passer cette chance et commence à organiser une série d'offensives de plus grande envergure. À partir du 26 septembre, les Français, les Américains et les Britanniques passent à l'attaque. Deux jours plus tard, les Belges lancent eux aussi leur première grande offensive depuis 1914. C'est la énième dépression nerveuse pour Ludendorff. Du côté des Alliés, tout s'accélère.

Après avoir refusé pendant quatre ans de participer aux offensives françaises et britanniques, le roi Albert change, lui aussi, son fusil d'épaule. Il accepte l'invitation de Foch de participer aux grandes offensives. L'approche offensive se fait immédiatement sentir dans les tranchées belges. À coups de raids plus importants, l'armée belge s'efforce d'avancer au maximum la ligne de départ pour l'offensive de libération. Le 11 septembre, le roi accepte le commandement du nouveau Groupe d'Armées des Flandres, composé de divisions belges, britanniques et françaises, auxquelles s'ajoute-



ront plus tard deux divisions américaines. La direction pratique du Groupe d'Armées est entre les mains du général français Jean-Marie Degoutte. Début septembre, les unités de front belges reçoivent des directives pour lancer les lourds préparatifs logistiques en vue de l'offensive imminente et de la progression qui s'ensuivra. L'armée belge peut faire intervenir 170.000 hommes et plus de 1.000 pièces d'artillerie. Français et Britanniques mettent eux aussi de l'artillerie en position afin de soutenir l'avancée belge. Les préparatifs ne vont cependant pas sans mal. Le temps manque pour faire de ce Groupe



Des soldats français se font photographier à côté de la voiture des négociateurs allemands à Homblières le 8 novembre 1918. Quelques heures auparavant, une délégation allemande, emmenée par le général Detlof von Winterfeldt et le président de la commission d'armistice allemande Matthias Erzberger, s'était présentée auprès des premières lignes françaises. La délégation prend alors le train pour Rhetondes, près de Compiègne, où le généralissime allié Ferdinand Foch dicte les 34 conditions d'armistice. L'armistice prend effet le 11 novembre 1918 à 11 heures.

(Imperial War Museum, Londres, Q47865, G. Giessat)

d'Armées multinational une machine bien huilée. À trois semaines du lancement de l'offensive, les plans d'attaque n'ont toujours pas été mis sur papier. Les manœuvres finalement élaborées sont parfois trop complexes pour les moyens de communication limités de l'époque. Certains ordres arrivent en outre trop tard. De plus, des assauts annulés sont néanmoins lancés. La supériorité alliée est cependant telle que même la préparation laborieuse ne gâche rien. Face aux 29 divisions du Groupe d'Armées des Flandres, on trouve une dizaine de divisions allemandes en sous-effectifs.